

Zeitschrift:	La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire
Herausgeber:	Comité central de la Croix-Rouge
Band:	20 (1912)
Heft:	11
Artikel:	Le combat de Villersexel, 9 janvier 1871
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-555912

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le minimum de mouvements, de commotion et de déplacement.

Quel pourrait être le rendement utile de ces moyens de transport?

La commission, considérant qu'un biplan pourra transporter quatre malades couchés ou six blessés assis, et qu'en évaluant approximativement la distance qu'il aura à parcourir, on peut admettre qu'il pourra faire cinq voyages dans la journée, estime que chaque aéroplane donnera comme rendement le transport de 20 blessés couchés ou de 30 blessés assis.

Considérant, d'autre part, que chaque corps d'armée étant muni de dix biplans ambulances-volantes le rendement pour ce corps d'armée serait de 200 blessés couchés ou de 300 blessés assis, — la commission estime que ce rendement pour des cas particulièrement très graves, justifie la dépense que doivent entraîner la construction et le fonctionnement de ces aéroplanes.

La commission a admis que c'était à l'administration de la guerre à fournir les aéroplanes nécessaires, mais pour lui faciliter cette tâche elle a créé un concours d'aéroplanes destinés au transport des blessés, et comportant un prix de 70,000 fr. Voici les principales conditions exigées:

L'aéroplane sanitaire devra être disposé de manière à transporter, outre le pilote, 4 blessés couchés sur des brancards du modèle indiqué par l'association. Ces brancards devront pouvoir être placés à bord

des aéroplanes ou en être enlevés sans que les blessés cessent d'y être couchés.

L'aéroplane devra pouvoir effectuer sans escale des vols de 100 kilomètres au moins, à une vitesse en air calme de 80 kilomètres à l'heure au minimum.

Il est désirable que l'on puisse, en cas de besoin, transporter 6 blessés assis au lieu de 4 couchés. Dans ce cas une prime supplémentaire de 5000 fr. serait allouée au constructeur. Elle serait portée à 10,000 fr. dans le cas où l'on pourrait transporter 8 blessés assis.

Certes, le programme élaboré par la commission française est très intéressant, mais nous estimons que l'emploi de l'aéroplane pour le transport des malades est pour le moins prématuré. Malgré la hardiesse et la maîtrise des aviateurs français, nous pensons que les accidents graves sont encore trop fréquents pour qu'on songe — actuellement — à confier des blessés même à de solides biplans.

Quand on pense aux heurts violents des départs et aux secousses terribles des atterrissages, aux dangers du transport par le vent, le brouillard, le froid,... on n'ose pas encore exposer à tous ces risques les malheureux qu'il faut évacuer à l'hôpital, avec tous les ménagements dus à la gravité de leurs blessures. L'emploi de l'aéroplane pour le transport des blessés nous paraît devoir rester quelque temps encore dans le domaine des « vœux pieux » et à ceux qui voudraient l'essayer nous aimerions crier « casse-cou » ! —

Le combat de Villersexel, 9 janvier 1871 (Notes d'ambulance)

Il a paru récemment un livre très intéressant : « Notes journalières concernant l' Ambulance de Mulhouse à l'Armée de

l'Est¹⁾ », qui raconte les pérégrinations de cette ambulance de volontaires, équipés

¹⁾ Mulhouse, chez Meininger, édit., 1908, 5 fr.

par le Comité de la Croix-Rouge de Mulhouse, en 1870.

Après avoir rejoint l'armée française — en traversant la Suisse et en passant par Lyon — les médecins et infirmiers, dirigés par le Dr Ehrmann ont été attachés à la 2^e division du 20^e corps. Ils suivent cette armée de 140,000 hommes que le Comité de défense nationale avait mise sous les ordres de Bourbaki, et qui devait aller débloquer la place forte de Belfort.

Le 9 janvier 1871, par 15° sous zéro, l'ambulance de Mulhouse assiste au combat de Villersexel, et voici le récit que l'auteur, M. H. Juillard, alors infirmier volontaire, fait de cette journée mémorable :

On nous donne l'ordre de nous arrêter et de nous serrer sur le bord de la route. Voilà qui est fait. Nous voyons arriver au grand trot trois batteries de 4 et une de 8. Les artilleurs et les servants ont l'air de bonne humeur et vont avec gaîté à la mort peut-être? Arrive bientôt après le général Bourbaki, suivi d'un piquet de chasseurs éclaireurs, bandeau jaune au képi; l'un d'eux porte le fanion du général, en soie rouge et jaune. Le général Bourbaki, grisonnant, portant toute la barbe, le dos voûté, a l'air préoccupé.

Ce défilé a duré dix minutes et nous reprenons notre marche. La colonne nous a devancés, et nous sommes maintenant seuls avec les voitures d'ambulance et les fourgons d'intendance, munitions, approvisionnements, etc.

Tout à coup, nous entendons le canon dans le lointain. A mesure que nous avançons, les coups deviennent plus distincts. Nous sommes dans un bois assez touffu, et nous ne pouvons pas bien nous rendre compte de l'endroit où se passe l'action. Il est 8 1/2 heures du matin. Le bois s'éclaircit et nous longeons une col-

line. Le canon devient de plus en plus distinct.

Nous avançons toujours, et, à la sortie du bois, on s'arrête. Nous voyons sur la colline à droite, des troupes rangées en bataille. Ce sont les zouaves et les deux bataillons du Haut-Rhin. On se bat en ce moment, c'est sur Villersexel qu'on tire, mais ce n'est encore que le canon qui joue un rôle actif. Les ambulances reçoivent l'ordre d'avancer; nous montons la colline et arrivons près d'une ferme. Un officier d'état-major nous dit qu'il y aura de l'ouvrage pour nous aujourd'hui. Il nous montre une grande ferme située plus bas, et nous la donne en partage avec l'ambulance divisionnaire.

J'admire le sang-froid avec lequel nos artilleurs chargent leurs pièces. Les obus prussiens n'arrivent pas à eux et ils étaient serrés de deux ou trois côtés. Car, nous entendons, pendant les intervalles, le son encore plus éloigné d'autres canons. Nous sommes absolument assourdis.

L'action se passe entre Rougemont et Villersexel, et la ligne de bataille s'étend de Cubry au Magny, Villersexel, Moimay et Esprels.

Il est 10 1/2 heures, nous descendons à la ferme de Rullet qui nous est dévolue. L'ambulance militaire place ses fourgons dans un pré vis-à-vis de la ferme; nous y mettons les nôtres également. Le parc d'artillerie s'y installe aussi avec le train, les convoyeurs et les bagages. Le canon cesse et les mouvements des troupes et de l'artillerie s'opèrent successivement. Nous nous munissons de nos mousquetes, toile, charpie, bandes, épingles, trousses, etc. Geisen fait du feu et nous mangeons un morceau de fromage, du pain et du café chaud.

Le canon recommence à tonner dans toutes les directions; c'est un bruit assourdissant; nous entendons une musique

militaire, la première que j'aie entendue depuis longtemps ; elle joue l'air des pompiers de Mulhouse ; nous nous précipitons au bord de la route pour voir passer les 1^{er} et 4^e bataillons du Haut-Rhin, qu'on va poster sur la lisière du bois, vis-à-vis de Villersexel. Nous serrons bien vite les mains de tous ces amis, en leur souhaitant bonne chance. Certains d'entre eux pleurent d'émotion, d'autres, le cœur gros, nous sautent au cou, comme s'ils avaient le pressentiment de la dernière étreinte, de l'éternel adieu.

Le moment est angoissant, et nous avons peine à retenir nos larmes. Nous les suivons des yeux et les entendons encore dans le lointain chanter la *Marseillaise* accompagnée de la musique. Alors, cela a été plus fort que nous, nous pleurerions comme des enfants, en pensant que peut-être dans une heure, on nous les rapporterait blessés, morts peut-être. Ils marchent avec un courage et un entrain admirables et nous étions fiers d'être de Mulhouse. Arrivent les zouaves, ils ne marchent pas, ils courent, c'est un vrai torrent ; ils nous lancent, en passant, des lazzis à mourir de rire, les uns nous engagent, d'un air souriant, à préparer nos linges et notre charpie, d'autres vont tout simplement manger deux ou trois Prussiens. Ils crient, à tort et à travers : « Vive la France ! » « Vive l'empereur ! » « Vive la République ! », d'autres encore chantent le refrain : « Vive l'amour et le tabac ! » Tous sont petits, trapus et les-tes. Il y en a de tous jeunes, de 16, 17 et 18 ans, des vieux de 50 à 60 ans. Après les zouaves, arrive tout le reste de la 2^e division, les mobiles des Deux-Sèvres, de la Corse, de la Haute-Garonne, etc. ; la réserve de l'artillerie reste près de la ferme, et nous voyons passer les mitrailleuses, décoiffées pour la circonstance ; leurs artilleurs en sont fiers.

Nous continuons à nous préparer, nous disposons les brancards, arrangeons nos caisses de pharmacie, nos instruments et on amène déjà des blessés. Le premier est horrible à voir, un pauvre artilleur qui a la moitié de la figure emportée ; il vit encore ; la partie emportée est remplie de caillots de sang noir, dans un amas d'os hachés et de dents, le tout retenu encore par quelques lambeaux de chair. Je l'ai regardé de très près pour m'habituer à ce que je verrai plus tard. Tous les autres blessés le sont par éclats d'obus. Nous travaillons dans le sang jusqu'à midi. Les médecins militaires, voyant que nous nous y mettons de cœur et d'âme, nous invitent à dîner avec eux.

Le fermier a caché toutes ses provisions (il en avait en masse) dans une caillette que nous venons de découvrir ; le pauvre homme en est tout décontenancé ; nous faisons nos provisions, en le payant grassement.

A 1 heure, nous nous remettons à l'ouvrage. Tout à coup, le sol tremble, des détonations épouvantables se font entendre. C'est une batterie de 8 qu'on a placée juste au-dessus de la ferme, sur la hauteur. Les Prussiens répondent et vlan ! un obus tombe sur la ferme, fracassant une partie du toit, un deuxième, puis un troisième se suivent coup sur coup, enlevant tout sur leur passage ; ils se dirigent maintenant sur l'endroit où sont nos fourgons et le parc d'artillerie. Les artilleurs sautent sur leurs chevaux et partent au grand galop, plusieurs chevaux tombent, frappés en route, mais les autres affolés continuent leur course vertigineuse, traînant les blessés après eux ; tous les convoyeurs, les fourgons filent au plus vite. Au même instant, nous voyons un escadron de chasseurs détalier, puis un bataillon de mobiles se replier ; c'est une vraie débandade, et nous croyons

tout perdu. Nous prenons déjà le parti de rester ici quand même, et de nous laisser prendre plutôt que d'abandonner nos blessés. Nous en avons déjà quinze que nous avons étendus sur de la paille fraîche dans une écurie. Je n'oublierai jamais cette scène; tous ces blessés criant,

gémissant, les bœufs, les vaches, les moutons, la basse-cour se mettant à l'unisson, et par-dessus cette horrible symphonie, le bruit strident des obus qui enlèvent un coin de mur ou de toit, ou bien s'enfoncent dans la neige, pour éclater ensuite avec fracas.

(A suivre.)



Voiture à malades de la Cie des Auto-taxis de Neuchâtel
(Voir l'article, page 118, n° 10, 1912)

Alliance des gardes-malades, section de Neuchâtel (Assemblée générale du 6 octobre 1912)

Les membres de la section neuchâteloise étaient convoqués pour le 6 octobre à Neuchâtel; environ la moitié ont pu assister à cette réunion qui s'est terminée par un thé que la section offrait à ses membres.

Nous pensons intéresser plusieurs de nos

lectrices en reproduisant ici le rapport annuel présenté par le président:

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

J'ai l'avantage de vous saluer, de vous souhaiter une cordiale bienvenue, et d'ou-